

CHAPITRE I

Quelques minutes avant que Floran Novolo ne sombre dans la mélancolie, son grand frère Samuel, après bien des efforts infructueux, devenait passe-muraille.

Samuel était un garçon méritant. Ses parents s'étaient endettés pour qu'il obtienne tous ses diplômes. Samuel devait devenir quelqu'un. Quelqu'un d'important, cela va sans dire : bâtonnier, appariteur ou juge des référés. On s'était fié à son sérieux et on n'avait pas été déçu. Samuel ne sortait pas avec les garçons et les filles, il ne perdait pas de temps dans les salles d'expositions, évitait les cinémas et ne lisait pas de romans. En revanche il était abonné à un quotidien très sérieux dont il parcourait minutieusement la première page. Cette vie austère, abnégative, avait porté ses fruits : bachelier à vingt-trois ans, titulaire d'une capacité en droit à vingt-neuf. Une irrésistible ascension. Mais un soir, contraint de revenir à pied de la faculté à cause d'une panne de tramway, il passa devant une librairie qui affichait une réédition des œuvres de Marcel Aymé. Ce qui retint son

attention dans la vitrine, il ne le confia à personne ; mais quand il pénétra dans l'appartement familial, on fut saisi par sa physionomie, plus sombre qu'à l'ordinaire. Il ne voulut pas de son dîner et alla s'enfermer dans sa chambre. Le père et la mère, rongés d'inquiétude, discutèrent de l'attitude à tenir. La prudence est de mise, déclara le père. Et il ajouta : Ces jeunes, on ne sait ce qui leur passe par la tête. Restons sur nos gardes. Comme cela se produisait dans les moments difficiles, il bourra sa pipe, l'alluma et libéra de vastes tourbillons de fumée tandis que son regard concentré se fixait sur la pendule en plastique collée sur la tapisserie. Alors un coup sourd retentit contre la cloison.

Qu'est-ce que c'est ? dit la mère.

Un coup sourd contre la cloison, répondit le père.

Cela n'est pas normal.

Comment, cela n'est pas normal ? Qu'est-ce qui n'est pas normal ? Tu n'as jamais entendu quelqu'un frapper sur un mur ? Regarde : moi, je frappe bien sur cette table, et il n'y a rien de mystérieux là-dedans.

Et, du plat de la main, le père frappa plusieurs fois sur la table découverte, ce qui produisit de vifs tintements parmi les ustensiles rangés dans le tiroir. Je frappe, je frappe et je refrappe. Voilà la matière soumise à ma volonté. Je peux agir comme je l'entends. C'est là ma liberté. Je frappe, je ne frappe pas, je frappe, et je module. Sur ce, il se mit à frapper plus fort, plus vite,

dans un *staccato* précipité; puis soudain avec plus de douceur, imprimant sur son visage une concentration lyrique et douloureuse, avant de diluer son geste dans un silence exténué.

La mère s'était détendue et commençait à s'amuser de la démonstration de son mari, oh, arrête, ce que tu es drôle, enfin.

Alors le père, encouragé par son public, redoubla de vigueur et frappa des deux mains pour imiter les jeunes qui jouaient du jumbé le long des quais. Il accompagna son rythme en poussant des cris de singe et renforça l'effet scénique de sa prestation en remuant les épaules. La mère s'était mise à rire tout à fait. Ah, je t'en prie, arrête donc, c'en est trop. Tu vas me faire mourir. Aie pitié.

Enfin ils se calmèrent l'un et l'autre. La mère essuya ses larmes tandis que le père rallumait sa pipe en poussant des grognements.

Puis il y eut un second coup sourd contre la cloison, beaucoup plus fort que le précédent.

La mère fut de nouveau inquiète. Elle tourna les yeux vers son mari, car c'était un homme mûr à l'esprit bien trempé et qui ne se laissait pas impressionner par les manifestations insolites du monde réel. Le monde réel était sans mystères, et il venait une nouvelle fois de le lui prouver d'une façon magistrale. Comme elle lui était reconnaissante de l'avoir épousée. Comme elle aimait qu'il la rassure par des mots justes, qu'il lui

fasse partager le bon sens dont elle était si cruellement dépourvue. On confia néanmoins à Floran Novolo la mission de s'informer. Il alla frapper à la porte de Samuel. Comme celui-ci n'ouvrait pas, il recommença. Les parents, inclinés tête contre tête, retenaient leur souffle. Dans le tuyau de sa pipe, le père sifflait des encouragements : Frappe plus fort, imbécile. Comment veux-tu qu'il t'entende ?

La mère aussi encourageait son fils : Ne cogne pas trop, mon petit. Attends un peu. Ne le bouscule pas.

Enfin la porte s'ouvrit. Samuel, le frère aîné, avait le visage tiré et les cheveux en bataille. D'une main, il se massait l'épaule : J'ai une nouvelle à vous annoncer. J'ai trouvé ma vocation. Je vais être quelqu'un et me tirer de ce trou à rat. Je ne serai ni juge des référés, ni assesseur, ni huissier de justice. J'en ai fini avec tout ça. Je vais devenir passe-muraille.

Les parents se dévisagèrent. Le père fit un geste agacé à la mère : Eh bien oui, passe-muraille. Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Samuel souriait. Il semblait content d'être là, sur le seuil de sa porte, l'épaule appuyée au montant, à exposer son projet. La mère cherchait ses mots. Pour ne pas perdre l'esprit, elle exécutait des tours sur elle-même en se tenant les tempes du bout des doigts.

— Je vais devenir quelqu'un d'important, reprit Samuel. Je serai connu. J'aurai un appartement dix fois

grand comme ce trou à rat. Et des studios avec ascenseur. Dans la capitale, oui. Je vous enverrai des photos pour que vous vous fassiez une idée de l'argent que je vais ramasser.

Là-dessus, Samuel rentra dans sa chambre en claquant la porte, maintenant, vous m'excuserez, mais j'ai du boulot.

Il y eut comme une déflagration contre les cloisons : Samuel s'était remis au travail.

Les parents discutèrent pour déterminer la conduite à tenir. La mère était excitée par cette nouvelle perspective de carrière et soucieuse des obstacles que le fils aîné devrait bientôt franchir. Elle faisait remarquer qu'il n'y avait pas de diplômes pour devenir passe-muraille, ce à quoi le père répondait que c'était inutile, que les diplômes c'était bon pour les imbéciles, que leur fils était assez grand pour savoir ce qu'il faisait, que c'était un travailleur et qu'il n'était rien qui ne pût s'obtenir par le travail.

Et, de fait, l'aîné des garçons travailla. Il passait des journées entières à s'exercer contre les murs de sa chambre. Ce n'était pas une entreprise facile. Il faisait des croquis dans sa tête, multipliait les angles d'attaque. Car s'il y a bien des façons de traverser un mur, il y en a peu qui réussissent. La manière franche, par exemple, n'était pas la plus commode pour s'initier au métier.

Marcher droit devant, comme si le mur n'existait pas, ou comme si le mur devait s'effacer devant l'évidence d'un mouvement déterminé, était sans résultat. Samuel avait compris qu'on ne pouvait rien espérer d'une attitude qui faisait preuve d'une certaine arrogance. Il fallait rester humble et garder à l'esprit que si les murs avaient été inventés, c'était précisément pour qu'on ne puisse pas les traverser. Les obstacles verticaux avaient ainsi exprimé la nature infranchissable de la matière dans leur sévère et silencieuse immobilité. Le visage du jeune homme noircissait. Son nez se mettait à saigner si souvent qu'il avait décidé de ne plus le soigner. Son front enflé prenait des teintes jaunes et bleues. Il arrivait que la mère retrouve son fils étendu sur le sol, presque inanimé, la lèvre fendue dégouttant d'un sang qui commençait à durcir. Ça suffit pour aujourd'hui, disait-elle. Mais le jeune homme était opiniâtre et, quand il retrouvait assez de conscience pour s'exprimer, sa bouche savait proférer des paroles lyriques :

— Non, mère. Je suis en train d'éprouver mes limites, j'apprends la fragilité de mon corps et la grandeur minérale des choses inanimées. Je dois m'agenouiller devant la pierre avant d'espérer pouvoir la traverser.

— Je n'y comprends rien. Oh, mon enfant, comme je t'admire.

Le jeune homme décida de modifier sa stratégie. Il n'attaqua plus l'obstacle de front mais de biais, en

avançant l'épaule et le pied d'un mouvement ni trop abrupt ni trop timide, après avoir effectué quelques pas dans la chambre. Il mettait un point d'honneur à ne pas ralentir la cadence, car ralentir était le signe visible d'une crainte, la reconnaissance d'une supériorité de l'obstacle, l'aveu d'un échec. Il ne faut pas montrer sa peur, disait-il, car le mur en a l'intuition et il se raidit dans un refus obstiné. Samuel faisait alors trois pas obliques et entraînait en contact avec la paroi. Son épaule s'écrasait, semblait rentrer dans sa poitrine, sa joue frottait la tapisserie, puis il perdait l'équilibre et retombait sur le plancher. Alors il se relevait sans rien dire, l'air impassible, et reprenait sa course vers le mur, d'un pas égal et d'une démarche tranquille.

Parfois il rusait. Il passait à côté de la cloison en feignant de ne pas la voir, en sifflant une ritournelle. Puis, soudain, sans que rien dans son attitude ne l'eût laissé présager, il se ruait vers la paroi tête en avant, comme un obus, et s'y fracassait le crâne dans un bruit formidable. Parfois il essayait des méthodes plus subtiles comme de murmurer des paroles onctueuses, des refrains érotiques qu'il composait au milieu de la nuit. Il posait ses lèvres sur la tapisserie qu'il entrouvrait plus bas, à l'endroit où les deux lais se rejoignent, d'un doigt polisson qui chahutait le plâtre mis à nu, tâchant d'y découvrir une ouverture infime qui pût exténuer son excitation. Mais en vain : la cloison frigide se déroba

encore. Dans ces moments il faisait l'expérience du découragement. Tout en hurlant, il frappait du poing et des pieds. C'était un déchirement de l'entendre depuis la cuisine s'acharner contre la cloison muette et comme ironique devant ses efforts. La mère se désolait, le père se réfugiait dans ses volutes de fumée, sans risquer un mot. Putain de bordel, entendait-on derrière le mur, tu crois que je vais renoncer ? Tu crois que tu m'impressionnes ? Tu vas voir, salope. Et c'était une avalanche de coups, une pluie d'injures, un martèlement continu accompagné de spasmes et de hoquets, des meubles qu'on renversait. Mais il arrivait aussi que le jeune homme regrettât son emportement et se rapelât la conduite de sa stratégie, son engagement moral vis-à-vis de l'obstacle, son humilité envers la matière : Pardon, ma belle, oh, je suis un misérable. Je suis une pauvre rognure. Je te dois le respect. Tu es ma maîtresse et ma seule raison d'être. Il se mettait à pleurer longuement, ses larmes mouillaient le plancher, un peu de salive coulait de ses lèvres pour humecter le bord des plinthes, puis il finissait par s'endormir, épuisé, vaincu, terrassé. Quand il oubliait de fermer sa porte, c'était un spectacle lamentable et qui inspirait néanmoins le ravissement que celui d'un homme avachi en un tas sur le sol, prostré, immobile, les poings sanglants, laissant apparaître sur son visage blanchi par le jeûne et les privations l'empreinte grise de ses larmes.

Deux années passèrent et Floran Novolo, qui n'avait pas de diplômes dignes d'être mentionnés, trouva un emploi de reprographe dans une grande entreprise. Puisqu'il pouvait s'acquitter d'un loyer, il fut convenu que son grand frère irait loger chez lui. Une aubaine. Samuel pouvait enfin quitter le trou à rat parental et s'exercer à son futur métier sans subir les plaintes et recommandations de sa mère. Il avait la journée devant lui. Tôt le matin Floran Novolo quittait son logis pour aller travailler, et il rentrait le soir chargé de conserves qu'il mettait à chauffer. Ainsi Samuel n'avait à se soucier que de son entraînement. C'était un entraînement difficile qui demandait beaucoup d'application et de courage. Samuel ne se levait pas avant onze heures tant l'exercice de la veille l'avait épuisé. Après un solide déjeuner, il affrontait bravement le mur de sa chambre, laquelle jouxtait l'appartement du voisin. C'était un vaste mur de quatre mètres recouvert d'une peinture blanche un peu crémeuse. L'endroit parfait pour atteindre un degré maximal de concentration. Le lit, placé à l'opposé, ne présentait pas d'obstacle. Mieux, il pouvait servir de tremplin : il suffisait de faire trois sauts sur le matelas, puis de se détendre d'un coup de jarret pour se retrouver propulsé sur le mur d'en face. Cette pratique n'avait pas encore donné beaucoup de résultats, mais elle était un palliatif efficace contre la monotonie de l'échec.